



La résidence d'écriture au Chalet Mauriac
de **Thierry Robberecht**,
par **Françoise Durieux-Alaerts**, fin juin 2014



Lauréat de la résidence « Polar et littérature jeunesse 2014 », Thierry Robberecht a été accueilli en résidence d'écriture du 2 juin au 4 juillet 2014, en partenariat avec le Salon du Polar de Saint-Symphorien « Du Sang sur la Page ». Fin juin, alors qu'il s'apprête à boucler ses valises pour Bruxelles, il revient sur ce séjour de défi et d'écriture au Chalet Mauriac.

Photo © Élisabeth Roger / Écla Aquitaine

Défi

Cette invitation en résidence à Saint-Symphorien a été pour moi un énorme challenge : tenter l'expérience de vivre seul, de me débrouiller seul compte tenu de mon accident et de mon handicap (j'ai subi un AVC il y a quelques années, en conséquence de quoi je marche difficilement, en boitant, et j'ai perdu l'usage du bras gauche).

Depuis mon accident, je vis ma vie comme une succession de défis à relever. J'ai passé les quelques premiers jours seul ici, dans cette grande maison, et tout s'est bien passé, je me suis débrouillé pour toutes les petites choses du quotidien, je suis allé à pied au village, j'ai travaillé. Chaque pas, chaque geste est un défi, et je suis heureux de l'avoir fait. En ce sens, la résidence m'a apporté ce que je cherchais : me prouver que je peux vivre seul en tant qu'handicapé.

Un temps d'autre chose

Il m'intéressait aussi de prendre du recul, d'être en retrait de ma vie quotidienne et de me plonger dans le travail. Ce fut un temps d'autre chose, quelque chose de différent, comme lorsqu'on est en vacances, sauf qu'ici ce fut du travail.

L'écriture contre l'angoisse du temps perdu

Je me suis mis à écrire comme chez moi, en gardant les mêmes habitudes. Dès le lever, très tôt, je me mets à

ma table en pyjama, et je corrige mes textes. Je travaille, puis je descends prendre un café, et je me remets à l'écriture. Je retravaille beaucoup mes textes, je corrige énormément.

J'ai besoin de travailler car je suis très angoissé, et cela calme mon angoisse. J'ai très peur du temps perdu. Si je ne travaille pas, j'ai l'impression de perdre mon temps, j'ai très peur de perdre ma journée, j'ai besoin d'avancer. Pourtant, jeune, je n'avais pas cette conscience ; mais de plus en plus, j'ai l'impression que le temps m'est compté, je vais vieillir et devenir moins lucide... J'ai failli mourir, et cela m'a donné une conscience aigüe de l'urgence à faire les choses, avant qu'il ne soit trop tard. Chaque seconde, j'ai besoin de faire quelque chose de ma vie.

Après avoir travaillé, je suis plus apaisé et disponible pour d'autres choses.

Travailler me rassure. Lorsque je connais un échec, si on me refuse un projet par exemple, ma seule réaction est de travailler... c'est mieux que le Valium !

Trouver sa place

J'ai voulu mettre à profit cette résidence pour faire quelque chose de différent ; j'écris en général pour les jeunes, et là je me suis fixé d'écrire un roman pour adultes.



Il s'agit d'un jeune homme qui pense être au bout de son parcours : il a rompu les liens avec sa famille, n'a pas fait d'études, n'a jamais accroché à rien, vit dans la rue... Il rencontre une femme âgée, à la fin de sa vie, seule dans une maison immense. Cette femme l'accueille et une relation amoureuse naît entre eux. Jusqu'à ce qu'une autre personne vienne y mettre fin...

Le roman s'appelle *Trouver sa place*. Le jeune SDF a besoin de trouver sa place, la femme est heureuse de briser sa solitude. Comme dans toutes les relations amoureuses, chacun a un gain - j'ai cessé de songer aux relations romantiques ou à l'amour courtois, pour moi chacun a un gain légitime.

La relation se crée, mais à un moment quelqu'un d'autre arrive qui va mettre la place du jeune homme en péril. Après avoir perdu sa place dans le monde, il va peut-être perdre sa place dans cette maison...

Photo © Élisabeth Roger / Écla Aquitaine

Hors du monde

C'est un thème récurrent chez moi : les personnages en marge, exclus. Mais c'est surtout de moi que je parle. J'ai le sentiment très vibrant que je pourrais être à la rue du jour au lendemain. Pourtant je n'ai pas d'angoisse d'argent, mais le sentiment de pouvoir être exclu tout d'un coup est très présent. Lorsque je vois des SDF, j'ai l'impression qu'il suffirait d'un enchaînement de deux ou trois malchances et je deviendrais très rapidement comme eux. On bascule très vite hors du monde.

Et souvent mes personnages sont hors du monde : dans *Reborn*, Chuong essaye d'entrer dans un monde qui ne veut pas de lui ; dans *En fuite*, le père emporte ses enfants hors du monde.

Avec le handicap, on est vraiment hors du monde. Lorsque je suis assis et que je parle, je suis dans le monde ; mais dès que je marche, avec ma claudication, je deviens un exclu. Les mois que j'ai passés en chaise roulante, c'était insupportable : dès qu'on te voit, tu es hors du monde ! J'ai donc mis toute l'énergie dont j'étais capable à me lever et à marcher. C'est la peur qui m'a motivé. Je n'ai pas eu plus de volonté qu'un autre, mais j'ai eu plus peur qu'un autre.

Bruxelles et la nostalgie heureuse

Mon roman se déroule à Bruxelles. J'aime beaucoup cette ville. Je ne l'ai quasiment jamais quittée, j'y ai toujours vécu, j'y ai beaucoup traîné, donc je la connais très bien, dans ses moindres recoins. Et la ville, c'est aussi ses habitants : il y a ainsi des gens que je croise depuis très longtemps, que je connais de vue, et qui ont vieilli avec la ville.

Et c'est assez intéressant d'être éloigné et de penser à des endroits dans Bruxelles que je veux décrire et que je vois avec précision.

Avec Marka, mon vieux copain – pour qui j'écris des chansons – nous faisons régulièrement des plongées dans nos souvenirs d'enfance, dans le vieux Molenbeek. Nous retournons à l'école où nous allions enfants, dans les lieux que nous fréquentions, c'est très émouvant ; et Marka, qui est très sentimental, pleure. C'est de la nostalgie, mais une nostalgie heureuse, sans amertume.

Le roman et la vie comme un jeu d'échecs

J'ai beaucoup joué aux échecs lorsque j'étais jeune, c'était une passion. Mais cela a pris un sens particulier dans ma vie lorsque le médecin neurologue qui me soignait à l'hôpital après mon accident m'a dit que je pourrais sortir le jour où je le battrais aux échecs. C'est donc devenu un challenge – car je voulais absolument sortir, je devenais fou après cinq mois d'hôpital – et à la troisième partie, je l'ai battu... et il a tenu parole !



On peut faire un parallèle entre les échecs et le roman, et avec la vie : une partie d'échecs, c'est une histoire ; les grands joueurs sont capables de rembobiner le fil de la partie, c'est-à-dire en fait le fil de l'histoire. C'est comme un roman, et c'est comme une vie. On joue un coup parce qu'on est forcé de jouer le coup, comme dans la vie on fait des choses parce qu'on est forcé de le faire ; et on se retrouve dans des impasses, on se retrouve dans des nœuds, dans des situations difficiles, il faut parfois revenir en arrière, il y a des actes à poser... Et comme dans le roman, et comme dans la vie, il est difficile de revenir en arrière sans perdre.

Photo © Élisabeth Roger / Écla Aquitaine

Le thème et l'énergie

Lorsque j'écris, j'écoute de la musique. Le rituel immuable veut que je mette un disque avant même d'allumer mon ordinateur. J'écoute parfois de l'opéra, mais surtout du jazz, notamment Charlie Parker, car il y a une énergie, une énergie sur un thème.

C'est un peu comme dans l'écriture : finalement, écrire, c'est essayer de retrouver de l'énergie sur le même thème, revenir tous les jours sur le thème de ce qu'on écrit.

.....

Une belle surprise

Je connaissais très mal Mauriac avant ma venue ici. Ce séjour a été l'occasion de lire *Le Mystère Frontenac* et cela fut une découverte. Je ne m'y attendais pas du tout, je me sentais très éloigné de l'écriture de Mauriac. Maintenant je sais que je le relirai : c'est une écriture très présente, très puissante, très émouvante.

.....

La dignité et l'humanité

En filigrane, dans les livres de Thierry Robberecht, on retrouve toujours beaucoup d'humanité, et la valeur de la dignité d'être humain.

C'est vrai, ces notions sont très importantes pour moi, je suis franc-maçon et ces valeurs comptent. Et ici au Chalet, lorsque les autres résidents sont arrivés, j'ai vraiment senti cette humanité, un respect et une fraternité très forts. Ils m'ont beaucoup aidé. C'était une de mes craintes en venant ici : vais-je trouver ma place ? Et ils m'ont donné la place, ils ont été extra, tous. Chacun a trouvé son chemin. C'est une belle expérience.

.....

Douceur de vivre

Je garde de ce séjour l'impression d'une grande douceur de vivre. Parce que le climat est doux, le village est vraiment sympathique ; j'adore le Cercle Ouvrier : chaque personne qui y entre serre la main de tout le monde, même la mienne, alors que je suis un inconnu... cela ne se passe évidemment pas à Bruxelles !

Il y a le calme, les chants d'oiseaux, le vin de Bordeaux... et on a même cueilli des fraises des bois dans le parc. Sans doute aurai-je un peu de nostalgie au retour...

.....

Entretien mené par Françoise Durieux-Alaerts, au Chalet Mauriac, fin juin 2014.